

La note scolaire

ou pourquoi il faudra vraiment faire autrement

Anne LEBLANC

Dans notre dernier numéro¹, nous faisons écho aux travaux de **Pierre MERLE** démontrant l'illusion d'une note juste et d'une évaluation équitable dans nos systèmes scolaires. Force est de constater que les volontés des chercheurs et des praticiens de changer le système se heurtent à une opposition sociale très forte. *entrées libres* poursuit la réflexion...



Photo : Laurent NICKS

Les évaluations externes anonymisées n'échappent pas à ce jugement puisqu'elles dépendent toujours des constructions sociales des correcteurs ainsi que d'autres facteurs externes comme l'ordre de correction de copies par exemple. Rien de bien nouveau! Dans les années '90, le canton de Genève, pour sa part, avait voulu lancer une réforme de la notation qui devait conduire à la suppression des notes. En 2001, une association « Refaire l'école » s'est organisée avec un mot d'ordre tout empreint de modération : « mettre à mort la rénovation de l'enseignement primaire et réclamer le maintien du système des notations² ». Après une votation cantonale où 76 % des

voix se sont exprimées pour le maintien des notes, la loi a renforcé le système avec l'exigence, pour l'enseignement obligatoire, d'une évaluation chiffrée, annuelle et certificative. Bref, aujourd'hui, personne n'est prêt à envisager d'autres logiques même si tout le monde reconnaît les effets néfastes du système actuel, dont le coûteux redoublement et l'insupportable décrochage scolaire. Rien à l'horizon à ce sujet, en effet, dans les projets de réforme qui nous attendent.

Quelle est finalement la « bonne » question ?

L'école, lieu institué pour être l'espace des apprentissages fondamentaux, trie et

classe parce que cela reste — malgré tous les discours médiatiques qui veulent le contester — la mission que la société lui assigne. Tout en exigeant d'elle qu'elle rende les enfants heureux, les épanouisse et les conduise au meilleur de leurs possibilités, c'est-à-dire le plus haut socialement. Hiérarchie sociale qui n'est évidemment pas contestée... Voilà donc les missions paradoxales de l'enseignant d'aujourd'hui. Comment s'en sortir? Tentons de revenir aux fondamentaux. Comme le dit François DUBET, l'école accueille l'enfant comme un être de nature qu'il faut ÉLEVER à la culture. La priorité est d'inscrire l'élève dans cette culture commune, grâce, et avant tout,

à la relation pédagogique. L'évaluation, dans ce cadre, ne devrait être qu'une étape, un passage, vers d'autres horizons d'apprentissages. L'évaluation s'inscrit dans un processus pédagogique qui doit permettre à l'élève de mesurer sa progression. Pierre MERLE propose alors, plutôt que de s'interroger sur le « moment » évaluation, de se pencher sur la question de l'efficacité des pratiques pédagogiques³. Selon lui, une synthèse de 11 méta-analyses fondées sur 362 recherches publiées entre 1963 et 2006, impliquant plus de 30 000 élèves a montré que la pédagogie explicite s'avère plus efficace que les pédagogies traditionnelles et constructivistes. Cette formule décompose le processus d'apprentissage en quatre étapes : une présentation des objectifs de la leçon et un exposé structuré des notions à maîtriser ; un travail dirigé en groupe sur les notions présentées avec l'aide de l'enseignant ; un travail en autonomie avec l'aide éventuelle du professeur et enfin des révisions régulières, hebdomadaires et mensuelles des notions étudiées. L'évaluation ne se conçoit évidemment qu'au terme de ce processus quand l'élève a pu s'approprier les objets d'apprentissage. Cette dynamique constitue une sorte de pédagogie mixte alliant une approche traditionnelle avec l'exposé classique et une approche constructiviste où l'élève seul ou en groupe travaille les notions présentées par le professeur. Si Pierre MERLE considère qu'il peut s'agir d'une piste intéressante, remettant l'évaluation au sein d'une démarche globale d'apprentissage, il retient cependant un problème essentiel : il n'y a pas d'étape diagnostique avant l'exposé des notions par l'enseignant. Or, ce passage est essentiel pour être certain que tous les élèves puissent aborder correctement la leçon. Autre problème, la difficulté d'apporter une aide individualisée aux élèves faibles travaillant en autonomie dans le cadre des classes traditionnelles comptant parfois presque 30 élèves.

Changer de siècle ?

Nous l'avons vu dans le numéro précédent, notre système scolaire reste figé dans une logique héritée du XIX^e siècle fondée sur des fictions admises par tous. Tous les enfants du même âge vont apprendre de la même façon et au même rythme dans une architecture et une organisation scolaire qui n'a pas changé. Gare à celui qui remet cela en cause. Certes, tout le monde reconnaît que la révolution numérique perturbe cet ordre immuable de l'école. L'accès au savoir n'est plus limité à l'enceinte scolaire et l'autorité du maître est mise à mal. Avons-nous abordé cette question par le bon angle ? La diffusion de matériel (tableaux interactifs, tablettes, etc.) a-t-elle changé quelque chose aux pratiques pédagogiques ? Que se passe-t-il quand le tableau noir devient blanc ? En 2019, nous en sommes à parler de « stratégie numérique », mais est-ce que nous nous posons réellement la question de la plus-value sur les apprentissages et leur évaluation ? La « classe inversée » est évidemment pratiquée, mais elle pose toujours les mêmes questions : pas d'évaluation diagnostique permettant d'apprécier l'adéquation des ressources au niveau des élèves, une différenciation peu présente lors des échanges en classe (si un élève n'a pas compris une ressource et ne pose pas de questions, le professeur ne peut pas l'aider) et finalement, l'évaluation est considérée comme accessoire dans ce schéma alors qu'elle est essentielle.

Sommes-nous dans l'impasse ?

Peut-être pas... Pierre MERLE évoque, à la fin de son ouvrage, un logiciel français, TACIT, conçu pour l'apprentissage de la lecture du cours élémentaire jusqu'au lycée professionnel. Ce logiciel permet, après une étape diagnostique, de construire les séquences d'apprentissages de chaque élève. Il autorise donc la différenciation au sein de la classe et

l'organisation de groupes de besoins. L'utilisation de ce genre d'outil permet au professeur d'individualiser le parcours de l'élève, de sortir du schéma d'une évaluation commune permettant la comparaison et la hiérarchisation, de restaurer l'estime de soi des élèves en difficulté. Ce travail peut se concevoir au sein de groupes d'élèves tels qu'on les connaît dans notre système traditionnel. L'amélioration des compétences en lecture des élèves est évidemment perceptible en français, mais ses effets sont bien sûr également visibles dans les autres matières ne fut-ce que par une meilleure compréhension des consignes. D'autres logiciels existent, notamment en algèbre, et sont en test dans différentes académies françaises. Reste, à la recherche, à en valider la totale pertinence et donc la réelle efficacité à long terme. Un des plus éminents chercheurs belges en la matière, Jean-Marie de KETELE, disait lors de l'anniversaire du GIRSEF⁴ le 31 janvier dernier que les plus importantes évolutions concernant l'éducation avaient eu lieu à des moments de rupture. Il évoquait Confucius, Rousseau, Condorcet et Ferry. Nous sommes dans un de ces moments de rupture où il faudra que ce qui se passe au cœur de la classe, au sein de la relation entre l'adulte et l'élève, se réinvente. Car, pour apprendre, il faudra toujours une relation entre un adulte et un élève. La petite-fille de Marthe MAHIEU, qui a longtemps collaboré à cette revue, lui demandait récemment ce qui avait changé entre son école, au siècle passé, et la sienne au XXI^e siècle. Cela nous a laissés perplexes. ■

1. *entrées libres*, n°135, janvier 2019, p. 12-13

2. P. MERLE, *Les pratiques d'évaluation scolaire. Historique, difficultés, perspectives*, PUF, 2018.

3. *Ibidem*, p. 248.

4. Groupe Interdisciplinaire de Recherche sur la Socialisation, l'Éducation et la Formation (UCL).